

LIVRE POÉTIQUE DE NYCÉPHORE

1968-1984

20. Été

Tu sortais du bas des immeubles
Courante au soleil près des bulls, dans la poudre,
En claquettes et maillot marin à rayures
Bleues, et les taches de rousseur.

Les soirs passés dans la dune
De Laredo : des olives, c'est tout ;
Pas un sou.

Rien ne reste à la haine des vignes
Où les chevaux de frise boivent les taches
De doux songes de plâtres.

*

Revois cette butte, ces
Cerises, l'épanouissement
Vallonné,

Ton pli idéogrammatique des yeux
Lorsque tu souris
Pour mieux saisir,
Accomoder.

Puis cette précipitation
De l'odeur du chèvrefeuille au retour :
Tu t'en souviens déjà !

Aucune nappe d'eau ne tient
Sans ton reflet.

*

L'été, sous les frondaisons de glycines,
Le petit bistro de Moréas ;
Sur son auvent les hirondelles ricochent.

Petit café jaune, lampes à arc, écorchés, dépouilles...

Près de là, l'entrée d'une Usine terrible : La Gare,
La Gare enfumée de ses soirs !
La démesure des garages, aussi bien.
Plutôt l'ancienne fabrique
Au-delà des décombres du Chemin Vert,
Le brick d'en face, l'énergie féroce
D'avancer en elle et pleurer !

*

La dignité rassise et le front noir
Malgré tout, de nos bonnes flèches d'églises ;
Cet été simplement qui gémit dans les nuques
Et ne distingue plus le café du bon accueil par les villes.

Oh ! En ouvrier décidé des mérites,
(Trop désireux d'être proche d'avoir fini),
D'entre les ruines un coup de talon !
Qu'on rejoigne la crypte !

Août 1969.